
Émile MASQUERAY

La *Revue africaine*, qui déplorait récemment la mort de M. de Grammont, a été de nouveau frappée dans la personne de son président, M. Masqueray, emporté prématurément par une maladie de cœur. C'est une perte cruelle pour l'École des Lettres et pour les études africaines en général.

M. Masqueray était né à Rouen en 1843. Après de brillantes études au Lycée Corneille, il devint secrétaire de Victor Cousin. Reçu à l'École normale supérieure en 1866, Masqueray en sortit agrégé d'histoire et de géographie. Pendant une période de vacances, il avait fait, au Caire et à Suez, un voyage qui fut sa première entrevue avec le monde musulman. Nommé en 1869 professeur au Lycée de Bastia, il s'y trouvait au moment de la déclaration de guerre; après la capitulation de Sedan, il se fit enrôler dans la section de l'École polytechnique, fut envoyé au Mont-Valérien comme chef de pièce et y resta jusqu'à la fin du siège de Paris.

Au mois d'octobre 1872, Masqueray, ayant à choisir entre le Lycée de Versailles et celui d'Alger, préféra Alger. Le sort en était jeté: il devenait Algérien et devait le rester jusqu'à sa mort. « Dieu sait sans doute, écrivait-il plus tard (1), pourquoi, m'ayant mis au monde dans le plus riche de ses jardins, attiédi par les brumes de l'Angleterre et de la Norvège, il m'a jeté à cinq cents lieues de là chez les Arabes, sous son ciel vide et sous son dur soleil. » Dès lors, Masqueray se donna tout entier à son pays d'adoption, le comprit et l'aima, le fit comprendre

(1) *Souvenirs et Visions d'Afrique*, p. 43.

et le fit aimer. Il se mit dès l'abord à apprendre l'arabe; ceux qui savent ou soupçonnent combien il est difficile de se rendre maître de cette langue estimeront que l'entreprise dénotait une certaine énergie, pour un homme de trente ans, nullement préparé par ses études antérieures.

Masqueray vit la Kabylie pour la première fois en 1873, quand elle venait d'être reconquise, encore frémissante et presque intacte, car le gouvernement militaire avait changé peu de chose à son organisation. Il y retourna souvent et y séjourna notamment pendant trois mois en 1882, chargé des études préliminaires qui ont eu pour résultat la création des écoles de Beni-Yenni, Tizi-Rached, Mîra et Djemaât-Sahridj. En 1875, il obtint, sur la recommandation de M. Léon Rénier, d'être chargé d'une mission dans l'Aurès. Il débuta par l'exploration des ruines de Thamgad, situées sur la pente septentrionale du massif montagneux, à dix kilomètres environ de Lambèse. Par un hiver violent, il étudia cette grande ville romaine sous des rafales de grêle et de neige. Il gelait toutes les nuits sous sa tente de toile, et, le jour, il s'obstinait dans sa fouille sur le Forum : « Une bien petite fouille, disait-il (1), car nous n'avions que trois pioches, la mienne et celles de deux soldats du train. Mais il est peu de joies égales à celle que j'ai ressentie quand j'ai mis à nu mes listes de magistrats, l'*Albus* de la colonie à la fin du IV^e siècle de notre ère. » Masqueray habita l'Aurès pendant deux ans. Il en connaissait toutes les vallées, et avait visité aussi tout le pays environnant jusqu'à Zaatcha, d'une part, jusqu'à Négrine, d'autre part.

Mais bientôt il fut attiré vers une autre région. Pendant l'été de 1878, il avait entrepris une excursion au Mزاب, non encore annexé. Il y séjourna près de deux mois et en rapporta de précieux documents, les

(1) Introduction à la *Chronique d'Abou-Zakaria*, p. 78.

livres historiques, législatifs et religieux des Beni-Mzab, la *Chronique d'Abou-Zakaria*, le *Kitab-en-Nil*. La négociation n'alla pas sans difficultés, car les Mozabites sont les gens les plus secrets du monde. Masqueray a raconté, dans l'introduction à la *Chronique d'Abou-Zakaria* (1), par quelle ruse de Normand il parvint à obtenir des tolbas de Melika ce que lui avaient refusé ceux de Ghardaïa et de Beni-Sgen ; quelle émotion il ressentit lorsqu'un des clercs posa sur la table, devant lui, un objet carré enveloppé dans un mouchoir blanc, qui n'était autre que le volume tant désiré, dont il lui fut permis de prendre copie.

Lorsqu'on organisa l'enseignement supérieur à Alger, en 1880, Masqueray se trouva tout désigné pour la chaire d'histoire et d'antiquités de l'Afrique à l'École des Lettres. Paul Bert lui offrit en même temps la direction de l'École, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Grâce à la libéralité du Ministre et à l'initiative d'Albert Dumont, directeur de l'enseignement supérieur, l'École, depuis 1882, fait paraître un *Bulletin de Correspondance africaine*, qui témoigne de son activité et occupe une place des plus honorables parmi les recueils analogues. Masqueray présida à la rédaction du *Bulletin*, et y inséra lui-même plusieurs de ses travaux archéologiques et linguistiques.

Il quitta Alger aux vacances dernières pour n'y plus revenir ; la mort est venue le frapper avant l'heure, dans son pays natal dont il a dit que « les paradis des rêves ne valent pas un tel séjour ». Ses collègues, ses amis de l'École des Lettres et de la *Revue Africaine*, n'ont pas eu la consolation de lui rendre un suprême hommage et de s'associer au deuil de sa famille. Un service commémoratif, qui a eu lieu à Alger, le 4 décembre, leur a permis de remplir ce devoir.

L'activité de M. Masqueray s'est manifestée sous des

(1) Introduction à la *Chronique d'Abou-Zakaria*, p. LXXVIII.

formes très diverses. C'était là pour lui une question de tempérament. Prompt à s'enthousiasmer et à s'éprendre des choses, doué d'une remarquable faculté d'assimilation, il promenait son esprit et celui de ses auditeurs sur les sujets les plus variés. Mais il y avait à cette dispersion de ses efforts une raison plus profonde : dans un pays neuf comme l'Algérie, il eût été fâcheux, du moins au début, de trop se spécialiser. C'est ainsi qu'on voit Masqueray dans l'Aurès recueillir, en même temps que des textes épigraphiques, des documents pour la connaissance des dialectes berbères ; réunir les traditions des indigènes, s'informer de leurs mœurs, de leurs lois et de leurs guerres, particulièrement dans les temps modernes ; en un mot, comme il le dit (1), « fixer ce passé récent, dont notre conquête a fait une antiquité. »

Il ne m'appartient pas de parler de l'archéologue ni du linguiste qu'était M. Masqueray. On connaît assez sa querelle avec Willmans, Schmidt et Mommsen, à propos du *Corpus* ; les années ont passé là-dessus, amenant l'oubli et l'apaisement. Au point de vue philologique, Masqueray a fourni d'importantes contributions à l'étude du berbère : « Œuvre immense, écrivait-il (2), et éminemment française : par le Sénégal et l'Algérie, nous agissons directement sur les groupes berbères les plus importants, et nos relations avec le Maroc et l'Égypte nous permettent d'aborder tous les groupes secondaires. Ce sont des Français qui ont étudié avec le plus de soin la langue berbère, et la conquête de l'Algérie doit être aussi profitable à la science que l'a été l'occupation momentanée de l'Égypte. » Dans son ouvrage intitulé : *Comparaison du dialecte des Zenaga du Sénégal avec le vocabulaire des Chaouïa et des Beni-Mzab* (3), Masqueray

(1) *Revue Africaine*, 1877, t. XXI, p. 97 (*Documents historiques recueillis dans l'Aurès*).

(2) *Comparaison d'un vocabulaire du dialecte des Zenaga du Sénégal*.

(3) *Archives des Missions*, série III, t. V (Paris, 1879).

Revue africaine, 38^e année. Nos 214-215 (3^e et 4^e Trimestres 1894). 23

montrait qu'à peu près tous les mots zenaga cités par Faidherbe dans son étude du dialecte berbère des bords du Sénégal seraient compris les uns par les Kabyles, les autres par les Chaouïa, les autres par les Mozabites.

Vers la fin de 1887, des Touareg Taïtoq et Kel-Ahenet furent amenés à Alger et internés au fort Bab-Azzoun, à la suite d'une expédition malheureuse qu'ils avaient entreprise chez les Chaamba-Mouadhy. Masqueray se mit en relation avec eux, fit faire à deux d'entre eux, Kenan-ag Tissi et Chekkadh-ag R'âli, le voyage de Paris en 1889, et publia son *Dictionnaire français-touareg*, celui-là même qu'il avait dû se faire pour converser avec eux dans leur langue. La mort ne lui a pas permis d'achever cette publication, qui a été honorée des plus hautes récompenses de l'Institut. Mais le dernier fascicule du *Dictionnaire*, ainsi que les textes, seront publiés par les soins de M. René Basset, qui a succédé à M. Masqueray dans la direction de l'École des lettres.

Ce qui, dans l'œuvre de Masqueray, est plus connu du public et plus accessible aux non-initiés, c'est son œuvre proprement historique. Ici encore, il ne s'est pas confiné dans une seule époque de l'histoire du Maghreb, il a, sur toutes les périodes, fourni des indications et montré la voie à suivre.

Estimant avec juste raison que « l'histoire de l'Afrique du Nord est essentiellement une histoire religieuse (1) », il avait fait une étude approfondie des mystiques musulmans, des saints de l'Islam, morts et vivants; il a raconté (2) comment « élevé dans la religion catholique, apostolique et romaine, ex-secrétaire de M. Cousin, normalien, il faillit devenir un Aïssaoua. » Il comparait les mystiques musulmans à sainte Thérèse et aux mys-

(1) *Coup d'œil sur l'histoire de l'Afrique Septentrionale*, dans *Notices sur l'Algérie* (Jourdan, 1881), p. 203.

(2) *Souvenirs et Visions d'Afrique*, p. 167.

tiques chrétiens : « Étrange race d'hommes, disait-il (1), pour laquelle la destruction, le retranchement de la nature est le suprême bonheur ! Il en est ainsi du Maroc à l'Indo-Chine, en Perse, dans les Indes, sur toute la bande de terre où la vie est la plus heureuse. C'est de ces contrées bénies que sont partis, en sens contraire, les deux immenses courants mystiques qui ont failli submerger la Chine et l'Europe rationalistes. Là on glorifie et on glorifiera éternellement, en face des splendeurs du monde, le renoncement, la misère et la folie. »

C'était aussi dans l'histoire religieuse que Masqueray cherchait un lien qui rattachât l'Afrique du moyen âge à l'Afrique romaine : « C'est une longue histoire, écrivait-il (2), qui sera faite un jour sans doute et qui jettera une vive lumière sur notre Algérie, que celle de ces Donatistes et de ces Circoncellions, mauvais chrétiens, plus berbères encore qu'hérétiques, dont les fureurs causèrent la ruine de l'Afrique romaine dès le IV^e siècle. Ce qu'ils demandaient ou repoussaient, nos Kabyles, nos Chaouïa et nos Mozabites, tous nos Berbers en un mot, le demandent et le repoussent encore..... La personne (3) et les allures des Ouahbites étaient assez semblables à celles des évêques Donatistes. Eux aussi ne reconnaissaient aucune Église officielle, conféraient à leurs disciples bien-aimés des grâces plus ou moins fécondes en raison de leur élévation dans la hiérarchie mystique des Élus. Ils continuèrent véritablement Optat de Thamgad et ses pareils, quand, poussés comme eux par une fureur divine, ils reprirent contre Damas la vieille lutte de l'Afrique contre Rome et Byzance. » De là l'intérêt que portait Masqueray à tout ce qui concerne les Ouahbites, dont il s'attacha à reconstituer l'histoire dans l'Introduction très importante placée par lui en tête de la *Chronique d'Abou-Zakaria*.

(1) *Ibid.*, p. 323.

(2) *Chronique d'Abou-Zakaria*, Introduction, p. 63.

(3) *Formation des Cités chez les sédentaires*, p. 185.

L'œuvre la plus considérable de M. Masqueray au point de vue historique, celle qui mérite le plus de vivre et de durer, c'est sa thèse française, intitulée : *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie* (1). C'est comme le centre de l'édifice qu'il a élevé, c'en est la partie la plus achevée et le couronnement.

Il a groupé dans ce livre ses idées sur les trois catégories de populations qui l'avaient toujours plus particulièrement attiré : Kabyles du Djurdjura, Chaouïa de l'Aourâs, Beni-Mzab.

L'ouvrage de MM. Hanoteau et Letourneux montra à Masqueray l'intérêt du groupe kabyle; ses voyages le mirent à même de recueillir des documents sur les deux autres régions. Parmi les sujets d'études si divers dont il avait réuni les éléments au cours de ses missions, celui auquel il s'était appliqué de préférence, c'était l'organisation des petites cités où il avait passé de si longues journées, leurs rouages, leurs dissemblances, les lois qui président à leur formation. Il fut ainsi, toutes proportions gardées, à la fois le Tite-Live et le Fustel de Coulanges de la *Cité africaine* : il réunit les documents et sut en tirer une synthèse.

« Indépendamment de l'attrait particulier qu'ils nous présentent (2) parce que nous y trouvons, sous une forme élémentaire, ce que nous sommes habitués à admirer chez nous-mêmes, il n'est assurément rien de plus net, de plus complet en son genre, de mieux fait pour être analysé avec précision que l'organisation de ces trois groupes de populations. » D'après Masqueray (3), ces sociétés des Africains sédentaires procèdent toutes du même principe : elles sont des manifestations régulières de la liberté et de la sympathie réciproques

(1) 8°, Paris, 1886.

(2) *Formation des cités*, p. 16.

(3) *Ibid.*, p. 259.

des hommes dans des limites étroites ; loin d'être un prolongement des institutions de la famille, elles se développent en dehors d'elles et leur sont même contraires dès le premier moment de leur existence. Elles ont pour organe principal la Djemaâ, assemblée générale en principe, mais moins démocratique en réalité qu'en apparence, souvent réduite à un conseil aristocratique dont la fonction est d'assurer le respect de l'individu ; elles ont un code rudimentaire (kanoun), irrégulièrement accru, confié à la mémoire des anciens plutôt qu'aux registres des scribes ; elles ont leur honneur différent de celui des familles qui les composent, une autorité prépondérante, une caisse spéciale, des fêtes, enfin des maisons de ville ou des magasins autour desquels se groupent les maisons des particuliers. Ce sont là des traits communs à toutes les agglomérations qu'ont formées les Kabyles, les Chaouïa et les Beni-Mzab ; mais au delà, dans la série des conceptions sociales qui, prenant les cités élémentaires pour point de départ, s'élèvent vers des États de plus en plus larges, on surprend chez eux des différences que la configuration du sol et l'histoire suffisent d'ailleurs à expliquer. Tandis que les Kabyles ont conçu, au-dessus de leurs *tiddar*, d'abord le *arch*, qui tient le milieu entre la cité vraie et la confédération, puis la *qebîla* qui est une confédération pure, les Chaouïa del'Aurès, divisés par la structure de leurs montagnes, s'en sont tenus au *arch* et ont ignoré la *qebîla* ; d'autre part, les Beni-Mzab, qui sont surtout une secte religieuse absolument isolée dans l'Afrique septentrionale, ont formé des cités de second degré avec leurs cités premières, et ne connaissent qu'un seul genre de confédération, analogue à la *qebîla* des Kabyles.

Les historiens arabes, Ibn-Khaldoun par exemple, n'ont pu s'empêcher de concevoir toujours le monde barbare comme une masse homogène, subdivisée en nations, peuplades, tribus, familles, de sorte que, dans

leur système, la nation engendre la peuplade, la peuplade la tribu, et ainsi de suite jusqu'à l'individu qui se trouve être la fin, non le début de la société. Comme le dit avec raison M. Masqueray (1), « c'est le contraire qui est vrai ; le monde barbare, très semblable dans sa petitesse au noyau des nébuleuses célestes, se forme de l'intérieur à l'extérieur par la superposition de couches successives. La première de ces couches est le village ; la deuxième est la tribu. Elles se solidifient lentement, et, pendant ce temps, les éléments qui doivent s'y ajouter pour former la peuplade, puis le peuple, puis la nation, flottent, plus ou moins consistants, tout alentour. »

Qu'il soit permis ici de faire une réserve : dans ce bel ouvrage de Masqueray sur les sédentaires de l'Algérie où presque tout est à approuver et même à admirer, peut-être faut-il regretter que l'auteur ait cru devoir ajouter le dernier chapitre, intitulé : « Rome primitive comparée aux cités de la Kabylie et du Mزاب (2). » Nous voudrions, pour notre part, pouvoir retrancher cette sorte d'appendice, qui d'ailleurs n'enlève rien à la valeur et à l'originalité du reste de l'ouvrage, mais dont la conception paraît contestable à certains égards. Tel fut d'ailleurs, si nos souvenirs sont exacts, le sentiment de la Faculté des Lettres de Paris, le jour où Masqueray vint y soutenir ses thèses. Mais l'aréopage aima mieux interroger ce candidat, qui était un Maître, sur l'Algérie qu'il connaissait si bien, que sur la Rome primitive dont la reconstitution demeurera toujours bien conjecturale : « Parlez-nous donc de la Kabylie », lui dit M. Rambaud. Il est inutile d'ajouter que, sur ce thème, la soutenance fut brillante.

L'historien, chez M. Masqueray, était doublé d'un géographe, et c'est là un côté de son rôle qu'il convient particulièrement de mettre en lumière. La science en

(1) *Formation des Cités*, p. 102.

(2) *Ibid.*, p. 221 sqq.

Algérie ne saurait être purement livresque, et c'est se condamner à savoir bien peu de chose de ce pays-ci que de l'étudier seulement dans les livres. Quinze jours dans le Djurdjura ou dans le Sud en apprennent davantage sur tous les problèmes qui se posent, problèmes historiques ou questions coloniales, que les plus savantes dissertations. Il y avait d'ailleurs en Masqueray l'étoffe d'un voyageur, voire même d'un explorateur.

C'était un goût de sa prime jeunesse. Dans le discours qu'il prononça en juillet 1870 à la distribution des prix du lycée de Bastia, Masqueray parla « des voyages et des voyageurs. » On retrouve, en ce premier essai, avec quelques-unes des qualités d'écrivain qu'il devait manifester par la suite, comme une annonce de sa future vocation. « Le monde est grand, a dit un écrivain (1), et le voyageur en est le vrai roi ». — « La passion des voyages, écrivait Masqueray (2) en 1870, est une des plus fortes qui puissent faire battre le cœur d'un jeune homme. Comme toutes les passions jeunes, elle est sans fin parce qu'elle poursuit l'impossible, sans mesure parce qu'elle a pour but l'infini. » Puis, après la joie des voyages, Masqueray disait leur mélancolie : « Le poème des voyages par excellence, l'Odyssée, est profondément triste. Ulysse verse des larmes chaque fois qu'il quitte un rivage ami, et c'est de regrets en regrets qu'au bout de dix ans il parvient enfin dans la terre de sa patrie. » Quelques années plus tard, le jeune missionnaire, mieux pourvu d'espérance et d'énergie que de ressources matérielles, racontait dans des lettres intimes et charmantes, qui mériteraient d'être publiées, sa vie indépendante à l'air libre, sur les plateaux tantôt glacés et tantôt brûlants de l'Aurès.

Masqueray entretenait des relations suivies avec plusieurs de nos voyageurs sahariens, entre autres

(1) Pierre Loti.

(2) Discours prononcé à la distribution des prix, Bastia, 1870.

Duveyrier, Flatters, Soleillet ; il faillit même faire partie de la première mission Flatters. D'ailleurs ses voyages, à l'époque où il les accomplit, n'étaient pas absolument sans danger. L'Algérie se transforme si rapidement qu'il faut quelque effort pour se figurer qu'aller en Kabylie en 1873, au lendemain de l'insurrection, au Mzab en 1878 avant l'annexion, n'allait pas sans quelque audace. Enfin on ne saurait oublier les contributions importantes que Masqueray a apportées à la géographie saharienne par ses études sur l'Adrar.

Mais l'exploration n'est que la forme en quelque sorte préparatoire de la géographie et n'en doit être regardée que comme le préliminaire. Masqueray ne s'en tint pas là ; il sut marquer, à plusieurs reprises, les relations, plus indissolubles en Algérie que partout ailleurs, qui unissent la géographie à l'histoire, la science de la terre à la science de l'homme. Les plus belles pages de sa thèse sont peut-être celles qu'il a consacrées à ce sujet ; elles sont d'une forme littéraire achevée en même temps que d'un jugement solide, et méritent de demeurer parmi les meilleures descriptions de l'Algérie. Une sèche analyse leur enlèverait tout leur charme ; mieux vaut, semble-t-il, en citer quelques-unes.

« Ce n'est pas à des caractères de race, écrit M. Masqueray (1), encore moins aux caractères d'une race particulière qu'on doit s'adresser, si l'on veut se rendre compte des mœurs actuelles des Africains. Il faut remonter, pour cela, à une cause infiniment plus puissante et plus variée dans ses effets, à savoir la nature du pays dans lequel ils vivent, et qu'ils sont incapables de modifier. L'Afrique se compose de montagnes où des familles, même très faibles, peuvent se fixer et se défendre, et de steppes à travers lesquelles les tribus les plus fortes sont forcées de se déplacer de pâturage en pâturage. Ils sont donc sédentaires ou nomades. Voilà

(1) *Formation des Cités*, p. 14.

ce qui les distingue avant tout. Là est le secret de leurs habitudes ; là est la raison principale de leurs manières d'être, des petites sociétés qu'ils ont formées, et de presque toutes leurs lois.

» Sédentaires, ils se sont construit des villages semblables aux nôtres, dans lesquels ils ont tenu des assemblées régulières et organisé de petites républiques. Tout alentour, ils ont créé des jardins, planté des arbres, labouré des champs, et séparé leurs cultures par des limites. Ils ont ainsi connu les plaisirs et les charges de la propriété individuelle. Chacun de leurs petits groupes, ennemi de son voisin, a eu ses coutumes particulières qu'il a défendues énergiquement, même contre la religion de Mohammed, quand des marabouts trop zélés ont voulu les abolir au nom de la fraternité universelle des musulmans. Confinés dans des vallées étroites ou réfugiés sur des pitons inaccessibles, ils ont peu communiqué avec le reste du monde : superstitieux et ignorants, ils ont adoré les faiseurs de miracles, et n'ont jamais appris la langue du Coran. Enfin, ils ont eu le loisir d'être industriels : ils se sont appliqués à tisser des étoffes, à orner leurs poteries de curieux dessins, à décorer l'intérieur de leurs maisons, à fabriquer des armes, à travailler le bois et le fer.

» Nomades, ils n'ont eu besoin que de savoir dans quels mois l'herbe pousse sur les pentes du Tell et dans le Sahara ; montés sur de bons chevaux, ils suivent leurs troupeaux qui leur donnent en abondance du lait, de la viande et de la laine, avec laquelle ils achètent de l'orge. Ils n'ont ni maisons ni magasins ; ils possèdent la terre en commun ou plutôt ils la méprisent, comptant que leur vaillance leur en assurera toujours assez dans les plaines infinies qu'ils parcourent. Ils n'ont pas de coutumes écrites : la loi musulmane, qui semble faite pour eux, car le Prophète a dit que le déshonneur entre chez l'homme avec la charrue, leur convient et leur suffit. Ils aiment à parler l'arabe, qu'ils regardent comme une

langue noble, et qui leur permet d'être compris sur tous les marchés qu'ils fréquentent. Sceptiques d'ailleurs et d'humeur joyeuse, comme tous les guerriers, ils ne se donnent pas trop à la religion. Ils ne fabriquent ni leurs selles, ni leurs armes, ni leurs tapis, ni leurs bandes de tentes ; ils les achètent aux sédentaires.

» Il y a plusieurs degrés entre ces deux manières de vivre ; il est même juste de dire que la plupart des tribus africaines sont plus ou moins nomades, plus ou moins sédentaires ; mais il faut avoir cette opposition toujours présente à l'esprit pour bien expliquer l'Algérie contemporaine. »

Ailleurs, Masqueray revenait sur cette idée essentielle, que la vie nomade n'est nullement une question de race, mais une question de sol et de climat : « Il me ferait bien rire, écrivait-il (1), celui qui me dirait que les hommes sont prédestinés à tel ou tel genre de vie, et m'expliquerait doctoralement que les Arabes sont faits pour être nomades et les Normands pour être sédentaires. Je me sens nomade jusqu'au bout des ongles, et j'en connais, dans mon pays de pommiers, qui le sont autrement que moi, par exemple tous ceux qui s'échappent des entailles blanches de nos falaises pour courir dès leur jeune âge sur la plaque verte de la mer. Leurs oasis s'appellent les Orcades, l'Islande, ou Terre-Neuve.

» Ceux-là ont devant eux un Sahara bien autrement vaste et aérien ; leurs champs de glace et leurs brumes sont autre chose que les dunes de sable et le simoun. Ils sont aussi sollicités au repos et au bien-être par une terre autrement riche que les steppes de l'Algérie. Or, vous savez comment ils l'appellent, cette terre riche : le plancher des vaches ; et ils continuent de père en fils d'errer au loin, mal payés et misérables, parce qu'ils aiment mieux la fraternité étroite de leurs barques que l'égoïsme et l'avilissement des villes, parce qu'ils pré-

(1) *Souvenirs et Visions d'Afrique*, p. 215.

fèrent la santé et la bravoure dans l'exercice du péril à l'anémie ou à l'apoplexie dans la paresse, enfin parce qu'ils se sentent nobles dans leur rude vie. Il n'y a pas besoin d'avoir des ancêtres dans le Yémen ou dans le Hedjaz pour sentir cela, et la meilleure preuve que j'en puisse encore donner est justement le groupe de soi-disants Arabes que je regarde charger leurs chameaux pendant que je discute avec moi-même. J'y aperçois clairement, mêlés à des hommes très bruns, des châtains aux yeux très clairs, dont les aïeux lointains parlaient peut-être le latin ou le celtique dans quelque ville de la Méditerranée, il y a vingt ou vingt-cinq siècles. Leurs arrière-grands-pères sont descendus peu à peu dans le Sahara comme des graines roulées par le vent, et on reconnaît facilement en eux des plantes venues de bien loin, durcies et affinées sans doute, mais qui gardent toujours quelque chose de leur port et de leur couleur. »

Il faudrait rappeler encore les descriptions du Mزاب, celles de l'Aurès, du contraste qu'offrent dans ce dernier massif le versant nord, complètement boisé et sombre, couvert de cèdres, et le versant sud, d'une aridité sans nom, d'un éclat si merveilleux que, vu de Biskra, on l'a surnommé, « la joue rose (1) » ; la description du Djebel-Chechar (2), où Masqueray indique avec une remarquable perspicacité la manière dont s'effectue le travail d'érosion dans l'Aurès, et parle en excellents termes de ce que les géographes appellent l'évolution des formes topographiques ; les beaux tableaux des effets du relief et du climat dans la Grande-Kabylie, « cette région (3) d'une richesse sévère, vêtue presque en entier de beaux arbres, où il semble qu'on soit en France, et encore en Auvergne ou en Savoie plutôt qu'en Provence ». Enfin, dans la préface qu'il a placée

(1) *Formation des Cités*, p. 146.

(2) *Revue Africaine*, t. xxii, p. 26.

(3) *Formation des Cités*, p. 84.

au début de sa thèse (1) et où il résume l'histoire du Maghreb telle qu'il la comprenait, Masqueray expliquait aussi par la géographie pourquoi l'Afrique du Nord a reçu sans cesse, depuis les temps les plus anciens, des fugitifs et des conquérants de toute provenance : « Elle touche presque à l'Espagne et à l'Italie. Les peuples refoulés jusqu'aux pointes des deux grandes presqu'îles occidentales ont toujours pu se répandre sur ses hauts plateaux et dans ses déserts infinis. A l'intérieur du pays, aucune chaîne, aucun fleuve ne s'oppose à une invasion orientale. Au contraire, des plis de terrain parallèles y forment de larges voies orientées vers le Nord-Est, par laquelle des nations s'avanceraient sans obstacle de la Tunisie jusque dans le cœur du Maroc. D'autre part, les montagnes qui, par leur direction, semblent se dresser comme des barrières devant les envahisseurs du Nord, ne sont ni très hautes, ni très continues ; elles peuvent être tournées de tous côtés sans peine. Cette région tout entière est un théâtre bien fait pour la rencontre de l'Orient et du Nord, un réceptacle ouvert à toutes les races de l'Asie et de l'Europe occidentale, un champ où des milliers d'hommes différents sont venus se combattre sans cesse et finalement confondre leur sang, leurs coutumes et leurs idées. »

Qu'on nous pardonne ces citations si longues, mais que nous eussions voulu allonger encore, car elles nous ont paru indispensables pour faire connaître cet aspect du talent si varié de M. Masqueray.

C'est sans doute par cette préoccupation des phénomènes de relief et de climat, par cette vision nette du cadre dans lequel se meuvent les hommes et les choses, que Masqueray se révéla à lui-même son talent d'écrivain. Ce talent ne s'était fait jour que sur le tard ; il allait sans cesse en s'affinant et se perfectionnant. Il y avait

(1) *Ibid.*, p. 3.

au début, dans ses écrits littéraires, une couleur trop également répartie, une accumulation d'épithètes brillantes plutôt que rares, un style quelquefois fatigant à force d'éclat. Masqueray se rattachait évidemment à la tradition romantique. Ses défauts sont ceux de quelques-uns de nos plus grands écrivains : Corneille, Chateaubriand, Hugo. Il s'était d'ailleurs corrigé de ces imperfections et s'en corrigeait chaque jour davantage.

Masqueray a dit (1) son admiration pour Fromentin, le merveilleux peintre qui a décrit l'Algérie avec les couleurs les plus justes et en même temps les plus durables. Il n'est pas douteux qu'il ait subi aussi l'influence de ses deux compatriotes, le grand Flaubert et Maupassant, et aussi, quoique peut-être à un moindre degré, celle de Pierre Loti. L'antithèse entre la nature dans les pays de soleil et la nature dans l'Europe occidentale, entre les hommes de ce pays-ci et ceux de la France du Nord, est un thème familier à ses modèles ; Masqueray en a tiré à son tour d'heureux effets, comme dans cette comparaison du printemps d'Alger et du printemps de Rouen par laquelle débutent les *Souvenirs et visions d'Afrique*.

Il avait réuni dans ce volume (2) divers articles, parus presque tous dans le Supplément littéraire du *Figaro*. Il s'y montre séduit par le décor, par l'extérieur, comme tant d'autres venus en Algérie avant lui, comme tous ceux qui ont des yeux pour admirer la splendeur du jour, et qui ressentent la joie de voir la lumière, comme disaient les Grecs, *οραν το φως*. Ces apparences ne sont nullement négligeables pour l'historien ; car il n'est pas indifférent de savoir dans quelle atmosphère vivent les hommes, comment ils se vêtissent, se nourrissent et se logent. C'est encore le plus sûr moyen de pénétrer leurs âmes. On peut relire, pour s'en con-

(1) *Souvenirs et visions d'Afrique*, p. 183.

(2) In-18, Dentu, 1894.

vaincre, les études qui ont pour titre : *Les femmes des barbares*, celle notamment que Masqueray a intitulée *Faïouken* (1).

Masqueray ne s'en tenait pas là ; il cherchait à analyser les idées et les sentiments les plus intimes de ces Barbares ; son érudition historique, loin de nuire, lui découvrait les raisons cachées des gestes et des manières d'être de ses personnages, accroissant ainsi son plaisir et le nôtre. Ici il faut citer encore : « Comme l'Algérie parut étrange (2) et fascinante aux premiers qui l'abordèrent le sabre en main, avec ses montagnes sombres et ses villes toutes blanches, ses larges plaines sans chemins, ses déserts luisants et ses hommes farouches, mélange inextricable de tous les peuples de l'Orient et du Nord, rangés en ligne de bataille, religieux comme des moines et braves comme des lions ! Soumise aujourd'hui, rompue et pénétrée de toutes parts, elle est toujours attrayante. Les sociétés humaines primitives y meurent sous nos yeux comme des forêts très vieilles ; les nouvelles s'y entremêlent comme des taillis vigoureux qui leur disputent le soleil, et cette lutte est si longue, par rapport à la brièveté de notre vie, qu'elle nous donne à loisir un des spectacles les plus intéressants du monde.

» Ils restent devant nos yeux, à croire qu'ils dureront toujours, ces nomades venus du fond de l'Orient sur leurs chevaux agiles, escortant les hauts palanquins empanachés qui cachaient leurs femmes peintes, et ces demi-sédentaires blottis sous leurs cabanes pareilles à des vaisseaux renversés, qui ont tenu tête à Saint-Arnaud et à Lamoricière après s'être battus contre les consuls de Rome ; et ces montagnards, liés les uns aux autres autour de leurs villages coniques, qui ont vu passer Théodose et fuir les armées turques ; et ces Chananéens des villes saintes du Mzab dont les ancêtres entrela-

(1) *Souvenirs et Visions*, p. 396.

(2) *Souvenirs et Visions*, préface, p. III.

caient de vignes les palmiers de Sidon, premiers hérétiques du monde musulman, meurtriers d'Ali, le gendre du Prophète; et ces marabouts, ces voyants et ces saints, graine d'apôtres et de martyrs, isolés comme les ascètes de la Haute-Égypte ou distribués en confréries contemporaines de Saint-Louis et de Charlemagne; et ces nobles du grand Sud nés pour la domination, le luxe et la guerre, grands vassaux du moyen âge aux limites du monde civilisé; et les serfs de ces religieux, et les serfs de ces nobles, asservis depuis des siècles par la superstition et par la peur, payeurs de dîmes, rivés à la glèbe.

» Mais ils ont beau se défendre et se serrer les uns contre les autres. Notre monde moderne les assaille, les sépare et les use comme une mer invincible qui disloque une digue; nos colons se poussent au milieu d'eux et s'enfoncent comme des coins de fer. Il y a des gens de l'Ardèche ou de la Dordogne qui font pousser de la vigne à côté des champs d'orge des Sanhadja dont les cousins ont fondé l'empire des Almohades. Des gars de Normandie font bon ménage avec des Ketama dont les grands-pères ont fondé le Caire. Des voies ferrées rayent les steppes du Sud, et des locomotives roulent la nuit dans des solitudes où les voyageurs n'entendent que le cri des hyènes. Dans le désert de Biskra, montant et descendant sur les dunes vers la fabuleuse Touggourt, des diligences croisent des caravanes. L'engrenage de nos lois broie peu à peu les tribus qui se vantent de descendre d'ancêtres sacrés comme les *gentes* romaines, les grandes familles antiques cimentées comme des blocs de pierre, les propriétés indivises, les coutumes séculaires, derniers refuges de la vie barbare. »

Ce volume des *Souvenirs et Visions d'Afrique* ne donne pas encore, croyons-nous, la pleine mesure du talent d'écrivain et de journaliste de Masqueray. Pour le mettre à sa vraie place, il faut attendre qu'une main pieuse ait

réuni ses articles parus dans le *Journal des Débats*, auquel il collaborait depuis 1880. Une des meilleures parts de son activité a passé là, car la forme du journal convenait peut-être mieux encore à son talent que celle du livre. Masqueray avait parfois des entraînements dont souriaient ceux qui se croyaient plus clairvoyants. Mais l'homme ne vit-il pas d'illusions, et lorsqu'un des mirages qu'il s'est forgé s'évanouit, ne faut-il pas qu'un autre le remplace pour lui donner quelque raison d'agir? Si Masqueray s'est parfois trompé, que celui qui n'a jamais failli lui en fasse un reproche. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses erreurs mêmes partaient d'un sentiment généreux, de convictions que l'expérience a parfois démenties, mais qui n'en étaient pas moins honorables. Il n'était l'homme d'aucun parti, d'aucune caste, et il s'efforçait de rendre justice à tous : « Je sens, écrivait-il (1), tout ce que je dois à mes chères études historiques. Ce sont elles qui m'ont élevé au-dessus des débats mesquins, jusqu'aux lois qui les expliquent, développant en moi, au lieu de la jalousie et de la haine, l'admiration et la pitié qui grandissent sans cesse avec l'intelligence. »

Que de questions traitées de main de maître dans ses articles, et où il faisait connaître à la France, qui trop souvent les ignore ou les comprend mal, les problèmes vitaux qui intéressent l'Afrique française : questions d'enseignement comme dans ses articles sur les Medersas (2); questions sahariennes comme dans ses articles sur les Aoulimmiden (3); questions agricoles et coloniales comme dans son article sur les arbres fruitiers en Tunisie, le dernier qu'il ait écrit (4), et où, analysant le

(1) *Note sur les Aoulad-Daoud*, p. 8.

(2) *Journal des Débats*, 1894, 20 et 30 janvier, 4 février, 29 mars.

(3) *Ibid.* 28 février et 6 mars.

(4) *Ibid.* 25 juillet.

beau rapport de M. Paul Bourde sur la culture de l'olivier, il résumait en quelque sorte ses vues, comme par un pressentiment de sa fin prochaine, et montrait en même temps à l'Algérie la voie où elle doit s'engager. En remontant un peu plus haut, qu'on se rappelle ses beaux articles sur les incendies des forêts (1), où il donnait libre cours à son talent d'écrivain et de paysagiste, puis indiquait les causes du mal et proposait des remèdes.

Masqueray a servi l'Algérie de toutes ses forces et s'est intéressé à tout ce qui l'intéressait. — Par ses écrits, par son enseignement, il faisait voir que la haute science, la haute culture intellectuelle, ont un rôle à jouer, et un rôle considérable, dans un pays comme celui-ci. Après la prise de possession par l'épée et la charrue, *ense et aratro*, selon la belle devise de Bugeaud, doit venir la prise de possession par la parole et par la plume; c'est une œuvre à laquelle nous ne saurions nous soustraire sans manquer à tous nos devoirs, la *Revue africaine* l'a bien compris. Masqueray a pris sa large part à cette œuvre, et il aura sa place marquée à côté des officiers et des administrateurs, parmi les bons Français qui ont bien servi en Afrique (2).

Son enseignement avait un caractère très original et très vivant; il avait les dons oratoires, et le souvenir de ses leçons restera dans la mémoire de ceux qui les ont entendues. Il y laissait voir ses qualités dominantes, la belle humeur, l'énergie, la gaieté. Je n'oublierai pas, pour ma part, ses conférences dans les petites salles que l'École occupait alors rue de la Licorne, qu'il éclairait de son bon sourire et qu'il animait de sa chaude parole.

(1) *Journal des Débats*, 1892, 20 et 26 août, 9 et 15 septembre.

(2) Aux termes d'une décision de M. le Gouverneur général, en date du 21 décembre courant, le nom de « Masqueray » a été donné au centre en voie de création à Aïn-el-Hadid (commune mixte de Frenda, arrondissement de Mascara).

Dans un bel article nécrologique consacré à Albert Dumont (1), Masqueray a dit comment il comprenait le rôle considérable de l'École des Lettres dans ce pays « où il est temps d'élever les âmes par l'attrait des études désintéressées, où tant de documents anciens et modernes, épigraphes de Carthage et de Rome, stèles encore obscures de la Libye, vocabulaires berbers, traditions indigènes de la période musulmane, vies des saints et doctrines mystiques de l'islam africain, chroniques contemporaines de l'occupation turque, correspondances, mémoires et rapports concernant la conquête et la colonisation française, attendent encore d'être classés et sauvés de l'oubli, sans compter tout ce que ce pays, immobile depuis quinze siècles, offre de traits de mœurs et de scènes inédites aux écrivains qui seraient l'honneur le plus précieux d'une École des Lettres.

» Les Écoles supérieures d'Alger, continuait Masqueray, ont été l'objet des derniers soins et comme la dernière pensée d'Albert Dumont, qui, trois mois avant sa mort, vint leur rendre visite. La veille de son départ, je l'accompagnais au marabout de Sidi-Abd-er-Rah'man. Il laissait errer ses yeux sur les murailles blanches, sur la tourelle mauresque ornée de faïences colorées, sur les tombes où les musulmans dorment à l'ombre du cyprès et du palmier. L'azur du ciel, les oliviers d'un bosquet voisin, le chant d'un enfant kabyle qui passait, éveillèrent en lui une pensée lointaine. Il s'appuya sur une balustrade, et, relevant doucement la tête, me parla de l'islam. Sa jeunesse revint sur ses lèvres, et, dans une confusion charmante, presque abandonnée, moment rare chez lui, mais d'une séduction puissante, mêlant les choses présentes à ses plus chers souvenirs, il unit notre Algérie à tout ce qu'il avait gardé d'intime au fond de son âme. Je n'oublierai jamais cet instant, où j'ai compris quelle affection sincère il nous avait vouée, et sur-

(1) *Bulletin de Correspondance africaine*, 1884, p. 337.

tout où je l'ai vu revivre tel que je l'avais connu. Quand nous sortîmes, il s'appuya sur mon bras pour franchir une marche, et je ne sais quelle ombre passa sur ses traits. Ah! cher et bien-aimé maître, quels regrets vous avez emportés, et comme vous étiez digne d'être pleuré! »

Nous avons cru pouvoir unir dans une même pensée Albert Dumont et Masqueray, ce deuil ancien et ce deuil récent. Comme Albert Dumont, comme Jules Ferry, qui l'honorait de son amitié et de sa confiance, Masqueray est parti avant l'heure, laissant sa tâche inachevée; il est mort en pleine vie, en pleine possession de son intelligence. Si ses forces physiques faiblissaient dans ces dernières années, il montrait bien qu'une âme virile est, comme dit Bossuet, maîtresse du corps qu'elle anime. Il ne voulait pas mourir. Il avait encore tant de choses à faire! Entré tard dans la vie scientifique, amassant des matériaux pour un avenir qui, hélas! ne devait pas venir, Masqueray n'a pas donné sa mesure. Il a eu la douleur de disparaître à l'heure où la moisson était prête et où il n'y avait plus qu'à la recueillir. Celle qui fut sa compagne dévouée et son soutien de tous les instants aura soin de sa mémoire; puisse cette tâche, puissent les regrets et la sympathie de tous, adoucir son deuil immense et son inconsolable douleur!

AUGUSTIN BERNARD.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES ET ARTICLES

PUBLIÉS PAR M. ÉMILE MASQUERAY

1873. — Le Gulf-Stream (*Bull. Soc. Géogr., Paris*, octobre).
1876. — Voyage dans l'Aourâs (*Bull. Soc. Géogr. Paris*, juillet, p. 29-59; octobre, p. 449-473).
— Rapport à M. le général Chanzy, gouverneur de l'Algérie, sur sa mission dans le Sud du département de Constantine: les ruines de Thamgad (*Revue Africaine*, t. xx, p. 164-172, 257-266, 352-366, 456-469).

1876. — La Kabylie et le pays berbère (*Revue politique et littéraire*, 19 et 26 février).
1877. — Deuxième rapport à M. le général Chanzy : Seriana, le Bellezma, Ngaous, Tobna, Tolga (*Revue Africaine*, t. XXI, p. 33-45).
- Documents historiques recueillis dans l'Aourâs (*ibid.*, p. 97-123).
- Le forum de Thubursicum Numidarum (Khamissa) (*Recueil des Notices et Mémoires de la Société archéologique de Constantine*, XVIII, p. 634-639).
1878. — Le Djebel-Chechar (*Revue Africaine*, t. XXII, p. 26-48, 129-145, 202-214, 259-281).
- Ruines anciennes de Khenchela à Besseriana (Ad Majores) (*Ibid.*, p. 444-472).
- Chronique d'Abou-Zakaria, publiée pour la première fois, traduite et commentée. — (In-8°, 410 p., Alger).
1879. — Ruines anciennes de Khenchela à Besseriana (suite) (*Revue Africaine*, t. XXIII, p. 65 et 81).
- Note concernant les Aoulad-Daoud du mont Aurès. (In-12, Alger, avec cartes).
1879. — Comparaison d'un vocabulaire du dialecte des Zenaga du Sénégal avec les vocabulaires correspondants des dialectes des Chawia et des Beni-Mzab. — In-8°, Paris, Imp. Nat. (*Arch. des Miss.*, série III, t. V).
1880. — Les Beni-Mezâb. (*Bull. Soc. Normande de géographie*, p. 65-92).
- Le Sahara occidental, d'après trois pèlerins de l'Adrar (*Bull. Soc. Géogr. comm.*, mars-avril), avec carte de l'Adrar.
1881. — Coup d'œil sur l'histoire de l'Afrique septentrionale (*Notices sur Alger et l'Algérie*, in-18, Alger, Jourdan, p. 203-233).
1882. — Inscriptions inédites d'Auzia et détermination de Rapiidi et de Labdia (*Bull. de Corr. africaine*, t. I, p. 7-22).
- La stèle lybique de Souama (*ibid.*, p. 38-41).
- El-Meraba des Beni-Ouelban (*ibid.*, p. 45-109).
- Le bour des Aoulad-Zeïan et le fedj près Khenchela (*ibid.*, p. 264-269).
- Inscriptions inédites de Imetherchan, Henchir-Tebrouri, Henchir-bel-Qitan, etc. (*ibid.*, p. 277-342).
- Rapport à l'Académie des Sciences de Berlin sur le voyage exécuté pendant l'hiver 1882-1883 en Algérie-Tunisie, par Johannes Schmidt, de Halle, traduit par Masqueray (*ibid.*, p. 394-402).

1883. — L'Ouad-Abdi (*Bull. Corr. africaine*, p. 327-341).
1884. — Nouvelles recherches de M. Choynet à Rapidi et inscriptions découvertes par M. Charrier sur le Guelala (*Bull. Corr. africaine*, t. II, p. 66-80).
- Quelques inscriptions du Bellezma, de Ngaous, de Tobna, et de Mdoukal (*ibid.*, p. 219-227).
- Albert Dumont, notice nécrologique (*ibid.*, p. 337-343).
- Compte rendu de la thèse latine de M. de la Blanchère : *De Rege Juba* (*ibid.*, p. 470-479).
1885. — Tradition de l'Aourâs oriental (*Bull. de Corr. africaine*, t. III, p. 72-110).
- Lettre à M. Tissot sur la Ghorfa des Aoulad-Selama; M. Choynet à Tatilti (*ibid.*, p. 110-121).
- Les *Additamenta ad Corporis volumen VIII*, de M. J. Schmidt (*ibid.*, p. 517-524).
- Dr Kobelt's Reiseerinnerungen aus Algerien und Tunis. (*Ibid.*, p. 517-524).
1886. — Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie (Kabyles du Djurdjura, Chaouïa de l'Aourâs, Beni-Mezâb), thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris. — (In-8°, Paris, Leroux, XLVIII-326 p.)
- De Aurasio Monte ab initio secundi p. Chr. sæculi usque ad Solomonis expeditionem. Thesim Facultati litterarum in Academia Parisiensi proponebat. (In-8°, Lutetiae Parisiorum, 94 p.)
1892. — Préface au livre de M. J. Liorel, intitulé : Kabylie du Djurdjura (Paris, Leroux).
1893. — Dictionnaire français-touareg (dialecte des Taïtoq), fascicule 1.
1894. — *Id.* (fascicule 2.)
- Souvenirs et visions d'Afrique, in-18, Paris, Dentu.
-